

Causerie à propo sd'une course au château des Crêtes

Autor(en): **L.M.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 42

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183900>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Causerie à propos d'une course au château des Crêtes.

Nous avons dit dans notre précédent numéro que les personnages du roman de Rousseau, qui ont rendu célèbres les hauteurs de Clarens, sont complètement imaginaires. En effet, l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, nous dit lui-même : « J'ai été à Vevey plusieurs fois et je n'y ai jamais entendu parler de Julie. A Clarens, je n'ai rien vu de semblable à la maison décrite dans cet ouvrage. Enfin, autant que je puis me rappeler la situation du pays, j'ai remarqué dans les lettres de St-Preux et de Julie, des transpositions de lieux et des erreurs de topographie. »

Et, du reste, sans vouloir contester en rien les mérites de nos chères Suissesses des bords du Léman, nous devons reconnaître que Rousseau aurait eu de la peine à y trouver une compagne telle que son cœur s'en était fait l'image. « Il me semblait, » ajoute-il, que le suprême bonheur pour moi serait d'habiter sur les bords de ce beau lac, d'y posséder un ami sûr, une femme aimable et un petit bateau. J'y suis allé plusieurs fois à la recherche de ce bonheur imaginaire, mais j'ai toujours été surpris d'y trouver les habitants, sur-tout les femmes, d'un tout autre caractère que celui que j'y cherchais. Le pays et le peuple dont il est couvert ne m'ont jamais parus faits l'un pour l'autre. »

Néanmoins, M. Vincent du Bochet, de Montreux, l'un des fondateurs du gaz parisien, tenait ardemment à asseoir sur ces beaux rivages, témoins de son enfance, le château qui couronne ces hauteurs et où il revient en séjour chaque année. Il n'y a pas si longtemps que le coteau des Crêtes était une magnifique chataignerie, promenade favorite des Veveysans. Le prétendu *Bosquet de Julie* devint d'abord la propriété d'un riche Genevois qui y fit placer quelques bancs. Mais bientôt ces lieux furent offerts en vente à l'aide d'une réclame qui faisait valoir tous les détails de ce site enchanteur. Quelques années après, M. du Bochet jeta les yeux sur ce joli coin de terre et l'acheta pour une assez belle somme. Mais ce n'était pas tout ; il fallait arrondir la propriété afin d'être complètement chez soi ; il fallait encore acquérir de nombreuses parcelles appartenant à divers propriétaires, qui, en

face du riche banquier parisien, attribuaient aux chataigniers de Rousseau, une valeur inestimable.

M. du Bochet n'en vint à bout qu'en couvrant le terrain d'écus.

Mais ces digressions nous font oublier que notre ami D. tient toujours sa boîte cylindrique sous le bras, et que M. Gambetta nous attend. Une dame nous montre l'escalier avec une grâce charmante. Nous le montons lentement, avec cette hésitation un peu gauche et commune aux Vaudois en pareils cas. — Après tout, cela se comprend. Lorsqu'il s'agit, à de simples industriels, de se présenter devant l'homme qui joue actuellement un si grand rôle dans le monde politique, il est tout naturel de se trouver sous l'influence d'une certaine timidité. On n'entre pas chez lui comme on entre au cabaret.

Sur la porte d'un salon richement décoré, se tient un monsieur jouissant d'un embonpoint notable et qui gratifie chaque personne introduite d'une de ces poignées de mains larges, pleines, cordiales, qui vous disent assez clairement : vous êtes les bienvenus. C'est M. Gambetta.

Cependant le grand pas n'est pas encore fait. Nous formons d'abord une chaîne d'ognons, qui, sur un signe de notre hôte illustre, se brise bientôt et disperse ses anneaux sur les moelleux divans.

Le chef de la gauche s'assied aussi dans un fauteuil douillettement capitonné, et d'un air de bonté, d'un ton amical que nous n'oublierons jamais :

« Eh bien, messieurs ?... »

Un moment d'angoisse succède. Le porteur de la boîte renfermant la coupe faisait défaut. Qu'était-il devenu ? S'était-il arrêté en chemin, absorbé dans la contemplation de l'objet précieux, ou avait-il rencontré l'image de Julie sous les romantiques ombrages des Crêtes ?... Enfin, il apparaît, entr'ouvre la boîte sur la table et place sous les yeux de M. Gambetta la coupe brillante, finement ciselée et et encore vierge de toute boisson.

M. Garcin sort un papier de sa poche, et prononce d'une voix émue et au milieu d'un silence absolu l'allocution remaquable, pleine de cœur et de sentiments élevés, que tous nos confrères de la presse ont du reste reproduite.

D'unanimes applaudissements éclatent ; le député français se lève et se dirige lentement vers la cheminée du salon, ornée de superbes vases de fleurs.

Il s'appuie contre le marbre, sur lequel il laisse reposer ses deux coudes, puis nous remercie de cette marque de sympathie en termes on ne peut plus simples et sur un ton tenant plutôt de la conversation que du genre oratoire. Mais rien de plus agréable et de mieux dit.

Peu à peu, l'orateur change de pose; les bras se dégagent de leur appui; le geste s'accroît, les images abondent et se pressent, l'énumération des faits coule de source, le programme de l'homme politique s'affirme dans toute sa franchise et sa loyauté; la voix prend des intonations graves, pénétrantes, et, sous l'impression de cette magnifique improvisation, de cette éloquence rare, de ces arguments respirant tous des convictions bien arrêtées, une ligne de conduite nettement tracée, et et une volonté de fer, chacun reste convaincu que l'infatigable chef de la gauche a pour lui l'avenir!

Pendant que tous se serrent autour de l'orateur et le félicitent, un grand plateau couvert de verres à pied est déposé sur la table. M. Gambetta, qui connaît parfaitement les Vaudois, jette un regard sur ce plateau et dit avec un malin sourire: « J'aperçois des verres, mais je ne vois pas qu'on les remplisse. » Il fut compris, car quelques minutes après, le meilleur vin du crû perlait dans le cristal.

Tout à coup M. Cérésolle débouche d'une pièce voisine et tombe au milieu d'un groupe de démocrates de la plus belle eau. L'ancien président de la Confédération respire la gaieté et le bien-être; on voit que la course du Simplon et l'air des hauteurs lui conviennent. Il se sent chez lui, se montre fort aimable avec tout le monde, donne par-ci par-là des poignées de mains et trinque avec nous de la meilleure grâce.

La Minerve du tableau de Gleyre, qui décore le fond du salon, heureuse à la vue de cette scène touchante, veut aussi s'égayer et se mettre de la partie en nous favorisant d'un air de flûte. Mais ce n'est qu'avec de grandes difficultés quelle tire quelques sons de cet instrument, et fait une singulière grimace. Les *Grâces* qui l'entourent paraissent s'en amuser beaucoup et finissent par reporter leurs tendres regards sur M. Gambetta, dont la musique oratoire, le discours éloquent, habilement nuancé, brillant de périodes harmonieuses et d'images poétiques, les a plus vivement touchées que la flûte de la déesse.

La belle coupe remplie d'un vin généreux est ensuite inaugurée. A ce moment, quelqu'un de la compagnie s'écrie en s'essuyant le front: Quelle belle journée, et comme il faisait chaud pour monter ici!

M. Gambetta, qui émaille toujours la conversation de quelques traits d'esprit et de bons mots, ajoute: « Oui, et c'est le cas de dire, que cette coupe s'approche de mes lèvres. »

Et la coupe de circuler.

Les adieux se font sans cérémonie. M. Gambetta serre cordialement la main de chacun et nous fait espérer que ce ne sera pas la dernière fois que nous

aurons le plaisir de passer quelques instants ensemble.

« Mais une autre fois, Messieurs, plus de cela, dit-il du ton le plus aimable, et en nous montrant la coupe... c'est trop beau, ce n'est pas démocratique. »

L. M.

Les bans de vendange.

L'article patois publié dans notre précédent numéro faisait allusion à la manière dont on décide dans certaines localités de notre canton si les bans de vendange peuvent être levés. Voici en quoi consiste cet ancien usage, du reste généralement connu. On remplit un sac de raisins; ce sac est placé sur un vigoureux cheval, et le syndic du village enfourche sac et cheval. L'huissier municipal administre alors à la bête quelques bons coups de fouet, et si, après une course d'une heure faite dans les environs le sac est quelque peu humecté, la levée des bans est ordonnée.

Si l'opération a déjà été tentée nous ne pensons pas que le sac ait souffert de l'humidité, car dimanche dernier un ouvrier de Lausanne, qui rapportait dans un mouchoir blanc quelques grappes de raisins du vignoble en question, nous disait ingénument à son arrivée: « Jamais je n'ai vu autant de monde en chemin de fer; jamais je n'ai été bousculé et cogné de pareille façon... mais je m'en fiche, mes raisins n'ont point de mal. »

D'un autre côté on nous cite cette jolie réponse attribuée à un bourgeois de Montmagny, lors des jours froids et pluvieux qui ont précédé le temps superbe dont nous jouissons. Quelqu'un lui demandait: *Eh bin David, coumeint vont lè resins pè tzi vo?*

— *Oh ma fâi, ce ci teimps dourè, ne vein to drâi contrè lo Sonderbon.*

Onna deint qu'a dâi grantès racenès.

Bibelin avâi gaillâ mau âi deints; quâsu la mâiti dè sè martés étiont bornus. On dzo que l'étâi z'u tsi lo martsau po s'ein fèrè traîrè ion, l'avâi faillu duè fortès trevounès po l'aveintâ, que cein avâi fè vâirè lè z'épèluès à noutron coo.

— Diéro est-te, que fâ, quand la deint fut frou?

— Oh! por té, n'est rein.

— Chefâ! Chefâ! tè vu pâyi, n'est què justo!

— Eh bin, met soixanta centimes.

— Oh diable coumeint te lâi va?... te lâi a étâ dou coups; à veingt centimes pè coup, est-te pas prâo?

— Oh bin ste vâo.

Pâyâ et sè trovâ soladzî po on part dè teimps; mâ on deçando que sè trovâvè âo martsî dè Lozena, vouaiquie la tэта que coumeincè à lâi bordenâ, et on marté que lâi fasâi dâi lanchès épouâreintès. Souffressâi bin tant, que tracè tsi on dentistre qu'on lâi dit américain po cein que trait lè deints à la moûda dè per lè. Cé marté fut vito accrotsî et Bibelin ne cheinte quâsu rein, mâ diabe lo mein de